nant à d'Artagnan, et je suis, en vérité, bien aise de vous

D'Artagnan regarda Friquet avec attention et reconnut le petit garçon de la rue de la Calandre.

- Ah! c'est toi, drôle, dit-il; viens ici.
- Oui, c'est moi, monsieur l'officier, dit Friquet de son
- Tu as donc changé de métier? tu n'es donc plus enfant de chœur? tu n'es donc plus garçon de taverne? tu es voleur de chevaux?
- Ah! monsieur l'officier, peut-on dire! s'écria Friquet, je cherchais le gentilhomme auquel appartient ce cheval, un beau cavalier, brave comme un César.

Il fit semblant d'apercevoir Raoul pour la première feis.

- Ah! mais je ne me trompe pas, continua-t-il, le voici. Monsieur, vous n'oublierez pas la lecon, n'est-ce pas?

Baoul mit la main à sa poche.

- Qu'allez-vous faire? dit d'Artagnan.
- Donner dix livres à ce brave garçon, répondit Raoul en tirant une pistole de sa poche.
- Dix coups de pied dans le ventre, dit d'Artagnan. Va-t'en, drôle! et n'oublie pas que j'ai ton adresse.

Friquet, qui ne s'attendait pas à en être quitte à si bon marché, ne sit qu'un bond du quai à la rue Dauphine, où il disparut.

Raoul remonta sur son cheval, et tous deux marchant au pas, d'Artagnan gardant le jeune homme comme si c'é-tait son fils, prirent le chemin de la rue Tiquetonne.

Tout le long de la route il y cut de sourds murmures et de lointaines menaces; mais à l'aspect de cet officier à la tournure si militaire, à la vue de cette puissante épée qui pendait à son poignet soutenue par sa dragonne, on s'écarta constamment, et aucune tentative sérieuse ne fut faite contre les deux cavaliers.

On arriva donc sans accident à l'hôtel de la Chevrette.

La belle Madeleine annonça à d'Artagnan que Planchet était de retour et avait emmené Mousqueton, lequel avait supporté héroiquement l'extraction de la balle, et se trouvait aussi bien que le comportait son état.

D'Artagnan ordonna alors d'appeler Planchet; mais, si bien qu'on l'appelât, Planchet ne répondit point.

Il avait disparu.

- Alors, du vin, dit d'Artagnan.

Puis, quand le vin fut apporté et que d'Artagnan fut seul avec Raoul:

- Vous êtes bien content de vous, n'est-ce pas? dit-il en le regardant entre les deux yeux.
- Mais oui, dit Raoul; il me semble que j'ai fait mon devoir. N'ai-je pas défendu le roi?
- Et qui vous a dit de défendre le roi?
- Mais le comte de la Fère lui-même.
- Oui, le roi; mais aujourd'hui vous n'avez pas défendu le roi, vous avez défendu Mazarin, ce qui n'est pas la même
- Mais, monsieur...
- Vous avez fait une énormité, jeune homme, vous vous êtes mêlé de choses qui ne vous regardent pas.
- Cependant, vous-même...
- Oh! moi, c'est autre chose; moi, j'ai dù obéir aux ordres de mon capitaine. Votre capitaine, à vous, c'est M. le Prince; entendez bien cela, vous n'en avez pas d'autre. Mais a-t-on vu, continua d'Artagnan, cette mauvaise tête qui va se faire mazarin, et qui aide à arrêter Broussel! Ne soufflez pas un mot de cela, au moins ou M. le comte de la Fère serait

- Vous croyez que M. le comte de la Fère se sacherait
- Si je le crois? j'en suis sûr; sans cela je vous remercierais, car enfin vous avez travaillé pour nous. Aussi, je vous gronde en son lieu et place; la tempête sera plus douce, croyez-moi. Puis, ajouta d'Artagnan, j'use, mon cher enfant, du privilège que votre tuteur m'a concédé.
- Je ne vous comprends pas, monsieur, dit Raoul

D'Artagnan se leva, alla à son secrétaire, prit une lettre et la présenta à Raoul.

Des que Raoul eut parcouru le papier, ses regards se

- 0 mon Dieu! dit-il en levant ses beaux yeux tout humides de larmes sur d'Artagnan, M. le comte a donc quitté
- Il est parti il y a quatre jours, dit d'Artagnan.
- Mais sa lettre semble indiquer qu'il court un danger
- Ah bien oui! lui, courir un danger de mort! sovez tranquille; non, il voyage pour affaire et va revenir hientot. vous n'avez pas de repugnance, je l'espère, à m'accepter pour tuteur par intérim?
- Oh! non, monsieur d'Artagnan, dit Raoul, vous êtes si brave gentilhomme, et M. le comte de la Fère vous aime
- Eh! mon Dieu, aimez-moi aussi, je ne vous tourmenterai guere; mais à la condition que vous serez frondeur, mon jeune ami, et très-frondeur même.

- Mais, puis-je continuer de voir madame de Che-

- Je le crois, mordieu, bien! et M. le coadjuteur aussi, et madame de Longueville aussi; et, si le bonhomme Broussel était là, que vous avez si étourdiment contribué à faire arrêter, je vous dirais : Faites vos excuses bien vite à M. Broussel, et embrassez-le sur les deux joues.
- Allons, monsieur, je vous obéirai, quoique je ne vous comprenne pas.
- C'est inutile que vous me compreniez. Tenez, continua d'Artagnan en se tournant vers la porte, qu'en venait d'ou-vrir, voici M. du Vallon qui nous arrive avec ses habits tout
- Oui, mais en échange, dit Porthos ruisselant de sueur et tout souillé de poussière; en échange, j'ai déchiré bien des peaux. Ces croquants ne voulaient-ils pas m'ôter mon épée! Peste! quelle émotion populaire! continua le géant avec son air tranquille; mais j'en ai assommé plus de vingt avec le pommeau de Balizarde... Un doigt de vin, d'Arta-
- Oh! je m'en rapporte à vous, dit le Gascon en remplissant le verre de Porthos jusqu'au bord; mais, quand vous aurez bu, dites-moi votre opinion.

Porthos avala le verre d'un trait.

Puis, quand il l'eut posé sur la table et qu'il eut sucé sa

- Sur quoi? dit-il.
- Tenez, reprit d'Artagnan, voici M. de Bragelonne qui voulait à toute force aider à l'arrestation de Broussel, et que j'ai eu grand'peine à empêcher de défendre M. de Com-
- Peste! dit Porthos, et le tuteur, qu'aurait-il dit s il ent appris cela?
- Voyez-vous! interrompit d'Artagnan; frondez, mon ami, frondez, et songez que je remplace M. le comte en tout.

Et il fit sonner sa bourse.

Puis, se retournant vers son compagnon:

- Venez-vous, Porthos? dit-il.
- Où cela? demanda Porthos en se versant un second verre de vin.
- Présenter nos hommages au cardinal.

Porthos avala le second verre avec la même tranquillité qu'il avait bu le premier, reprit son feutre, qu'il avait dé-qu'il avait du de quitter la chambre avant que toute cette émotion fût calmée.



CHAPITRE 'III.

LE MENDIANT DE SAINT-EUSTACHE

D'Artagnan avait calculé ce qu'il faisait en ne se rendant pas Immédiatement au Palais-Royal.

Il avait donné le temps à Comminges de s'y rendre avant lui, et, par conséquent, de faire part au cardinal des ser-vices éminents que lui d'Artagnan et son ami avaient rendus dans cette matinée au parti de la reine.

Aussi, tous deux furent admirablement recus par Mazarin qui leur fit force compliments et qui leur annonça que cha-cun d'eux était à plus de moitié chemin de ce qu'il désirait, c'est-à-dire d'Artagnan de son capitenat, et Porthos de sa

D'Artagnan aurait mieux aimé de l'argent que tout cela, car il savait que Mazarin promettait facilement et tenait avec

Il estimait donc les promesses du cardinal comme viandes creuses, mais il ne parut pas moins très-satisfait devant Porthos, qu'il ne voulait pas décourager.

Pendant que les deux amis étaient chez le cardinal, la reine le fit demander.

Le cardinal pensa que c'était un moyen de redoubler le zèle de ses deux défenseurs en leur procurant des remerciments de la reine elle-même.

Il leur fit signe de le suivre.

D'Artagnan et Porthos lui montrérent leurs habits tout poudroux et tout déchirés; mais le cardinal secona la tête;

— Ces costumes-là, dit-il, valent mieux que ceux de la plupart des courtisans que vous trouverez chez la reine, car ce sont des costumes de bataille.

D'Artagnan et romas oberrent.

La cour d'Anne d'Autriche était nombreuse et joyeusement bruyante, car, à tout prendre, après avoir remporté une victoire sur l'Espagnol, on venait de remporter une victoire sur le peuple.

Broussel avait été conduit hors de Paris sans résistance et devait être à cette heure dans les prisons de Saint-Germain, et Blancménil, qui avait été arrêté en même temps que lui. mais dont l'arrestation s'était opérée sans bruit et sans diffi-culté, était écroué au château de Vincennes.

Comminges était près de la reine, qui l'interrogeait sur les détails de son expédition, et chacun écoutait son récit, lorsqu'il aperçut à la porte, derrière le cardinal qui entrait,

- Eh! madame, dit-il, courant à d'Artagnan, voici quetqu'un qui peut vous dire cela mieux que moi, car c'est mon sauveur. Sans lui, je serais probablement dans ce moment arrête aux filets de Saint-Cloud, car il ne sagissait de rien moins que de me jeter à la rivière. Parlez, d'Artagnan, parlez.

Depuis qu'il était lieutenant aux mousquetaires, d'Artagnan s'élait trouvé cent fois peut-être dans le même appar-tement que la reine, mais jamais celle-ci ne lui avait

- Eh bien! monsieur, après m'avoir rendu un pareil scrvice, vous vous taisez? dit Anne d'Autriche.
- Madame, répondit d'Artagnan, je n'ai rien à dire, si-non que ma vie est au service de Votre Majesté, et que je ne serai heureux que le jour où je la perdrai pour elle.

— Je sais cela, monsieur, je sais cela, et depuis long-temps. Aussi, suis-je charmée de pouvoir vous donner cette marque publique de mon estime et de ma reconnais-

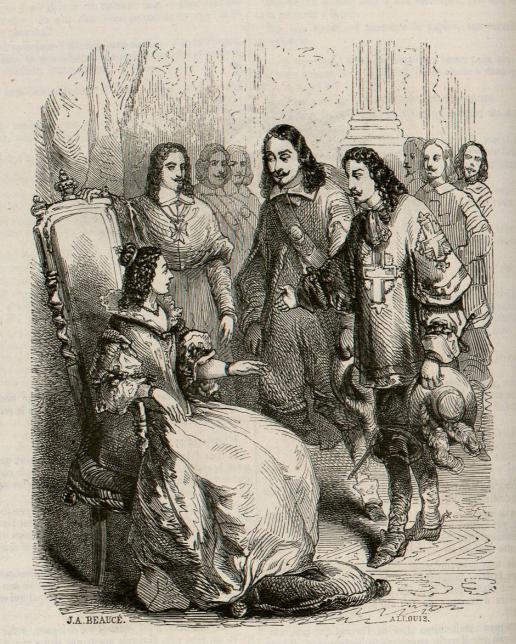
— Permettez-moi, madame, dit d'Artagnan, d'en reverser une part sur mon ami, ancien mousquetaire de la compa-gnie de Tréville, comme moi (il appuya sur ces mots), et qui a fait des merveilles, ajouta-t-il

- Le nom de monsieur? demanda la reine. - Aux mousquetaires, dit d'Artagnan, il s'appelait Porthos (la reine tressaillit), mais son veritable nom est le che-

valier du Vallon.

- De Bracieux de Pierrefonds, ajouta Porthos.

— Ces noms sont trop nombreux pour que je me les rap-pelle tous, et je ne veux me souvenir que du premier, dit gracieusement la reine.



- Aux mousquetaires, dit d'Artagnan, il s appelait Porthos.

Porthos saiua.

D'Artagnan fit deux pas en arrière.

En ce moment on annonça le coadjuteur.

Il y eut un cri de surprise dans la royale assem-blée.

son neveu, avait eu évidemment l'intention de porter à M. de Retz une de ces bottes à l'italienne qui le réjouissaient si fort.

En effet, au sortir de Notre-Dame, le coadjuteur avait appris l'événement.

Quoique M. le coadjuteur eut prêché le matin même, on savait qu'il penchait fort du côté de la Fronde, et Mazarin, en demandant à M. l'archevêque de Paris de faire prêcher

M. de Retz voulait être archevêque en remplacement de son oncle, et cardinal comme Mazarin.

Or, le parti populaire pouvait difficilement lui accorder ces faveurs toutes royales.

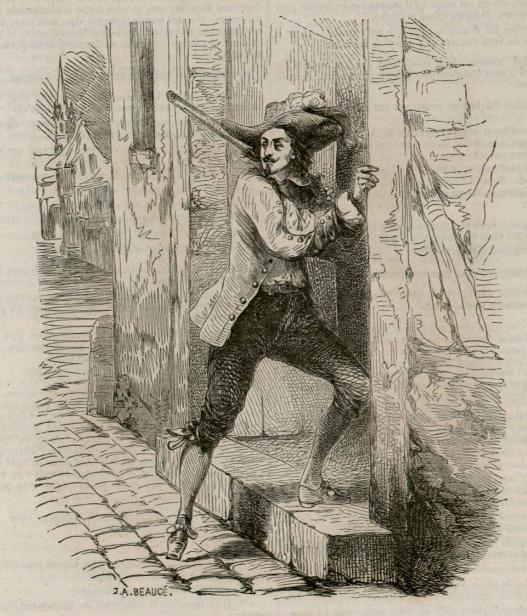
Il se rendait donc au palais pour faire son compliment à la reine sur la bataille de Lens, déterminé d'avance à agir pour ou contre la cour, selon que son compliment serait bien ou mal reçu.

Le coadjuteur fut donc annoncé.

Il entra, et. à son aspect, toute cette cour triom-phante redoubla de curiosité pour entendre ses pa-

Le coadjuteur avait à lui seul à peu près autant d'es-prit que tous ceux qui étaient réunis là pour se moquer de lui.

Aussi, son discours fut-il si parfaitement habile, que, si



bonne envie que les assistants eussent d'en rire, ils n'y ses favoris leur annonça qu'elle leur livrait le coadju-trouvérent point prise.

Il termina en disant qu'il mettait sa faible puissance au service de Sa Majesté.

La reine parut, tout le temps qu'elle dura, goûter fort la harangue de M. le coadjuteur; mais cette harangue, termi-née par cette phrase, la seule qui donnât prise aux quoli-bets, Anne se retourna, et un coup d'œif décoché vers

Paris, - Imp. de Édocard Biot, rue St-Louis, 46.

Aussitôt les plaisants de cour se lancérent dans la mystification.

Nogent-Beautru, le bouffon de la maison, s'écria que la reine était bien heureuse de trouver les secours de la religion dans un pareil moment.

Chacun éclata de rire.

Le duc de Villeroi dit qu'il ne savait pas comment on avait pu craindre un instant quand on avait, pour défendre la cour contre le parlement et les bourgeois de Paris, M. le coadjuteur, qui, d'un signe, pouvait lever une armée de curés, de suisses et de bedeaux.

Le maréchal de la Meilleraie ajouta que, le cas échéant où l'on en viendrait aux mains, et où M. le coadjuteur ferait le coup de feu, il était fâcheux seulement que M. le coadjuteur ne pût pas être reconnu à un chapeau rouge dans la mêlée, comme Henri IV l'avait été à sa plume blanche à la bataille d'Ivry.

Gondy, devant cet orage qu'il pouvait rendre mortel pour les railleurs, demeura calme et sévère.

La reine lui demanda alors s'il avait quelque chose à ajouter au beau discours qu'il venait de lui fair

- Oui, madame, dit le coadjuteur; j'ai à vous prier d'y réfléchir à deux fois avant de mettre la guerre civile dans le rovaume.

La reine lui tourna le dos, et les rires recommencè-

Le coadjuteur salua et sortit du palais en lançant au cardinal, qui le regardait, un de ces regards que l'on comprend entre ennemis mortels.

Ce regard était si acéré, qu'il pénétra jusqu'au fond du cœur de Mazarin, et que celui-ci, sentant que c'était une déclaration de guerre, saisit le bras de d'Artagnan et

- Dans l'occasion, monsieur, vous reconnaîtrez bien cet homme qui vient de sortir, n'est-ce pas?

- Oui, monseigneur, dit-il.

Et se tournant a son tour vers Porthos

- Diable! dit-il, cela se gâte; je n'aime pas les querelles entre les gens d'église.

Gondy se retira en semant les bénédictions sur son passage, et en se donnant le malin plaisir de faire tomber à ses genoux jusqu'aux serviteurs de ses ennemis.

- Oh! murmura-t-il en franchissant le seuil du palais, cour ingrate, cour perfide, cour lâche! je t'apprendrai demain à rire, mais sur un autre ton.

Mais, tandis que l'on faisait des extravagances de joie au Palais-Royal pour renchérir sur l'hilarité de la reine, Mazarin, homme de sens, et qui d'ailleurs avait toute la prévoyance de la peur, ne perdait pas son temps à de vaines et dangereuses plaisanteries.

Il était sorti derrière le coadjuteur, assurait ses comptes, serrait son or, et faisait, par des ouvriers de confiance, pratiquer des cachettes dans ses murailles.

En rentrant chez lui, le coadjuteur apprit qu'un jeune homme était venu après son départ et l'attendait.

Il demanda le nom de ce jeune homme, et tressaillit de joie en apprenant qu'il s'appelait Louvières.

Il courut aussitôt à son cabinet.

En effet, le fils de Broussel, encore tout furieux et tout sanglant de sa lutte contre les gens du roi, était là.

La seule précaution qu'il eût prise pour venir à l'archevêché était de déposer son arquebuse chez un ami,

Le coadjuteur alla à lui et lui tendit la main.

Le jeune homme le regarda comme s'il eût voulu lire au

- Mon cher monsieur Louvières, dit le coadjuteur. croyez que je prends une part bien réelle au malheur qui vous arrive.
- Est-ce vrai, et parlez-vous sérieusement? dit Louvières.
- Du fond du cœur, dit de Gondy.
- En ce cas, monseigneur, le temps des paroles est passé, et l'heure d'agir est venue; monseigneur, si vous le

Le coadinteur tressaillit.

- Oh! parlons franc, dit Louvières, et jouons carte sur table. On ne seme pas pour trente mille écus d'aumônes, comme vous l'avez fait depuis six mois, par pure charité chrétienne, ce serait trop beau. Vous êtes ambitieux, c'est tout simple, vous êtes homme de génie et vous sentez votre valeur. Moi, je hais la cour, et n'ai, en ce moment-ci, qu'un seul désir, la vengeance. Donnez-nous le clergé et le peuple. dont vous disposez; moi, je vous donne la bourgeoisie et le parlement; avec ces quatre éléments, dans huit jours Paris est à nous; et croyez-moi, monsieur le coadjuteur, la cour donnera par crainte ce qu'elle ne donnerait point par bien-

Le coadjuteur regarda Louvières de son œil percant.

- Mais, monsieur Louvières, savez-vous que c'est tout bonnement la guerre civile que vous me proposez là?

- Vous la préparez depuis assez longtemps, monseigneur, pour qu'elle soit la bienvenue de vous.

- N'importe, dit le coadjuteur, vous comprenez que cela demande réflexion.

- Et combien d'heures de réflexion demandez-vous?
- Douze heures, monsieur, est-ce trop?
- Il est midi, à minuit je serai chez vous.
- Si je n'étais pas rentré, attendez-moi.
- A merveille! A minuit, monseigneur.

- A minuit, mon cher monsieur Louvières.

Resté seul, Gondy manda chez lui tous les curés avec lesquels il était en relation.

Deux heures après, il avait réuni trente desservants des paroisses les plus populeuses, et par conséquent les plus remuantes de Paris

Gondy leur raconta l'insulte qu'on venait de lui faire au Palais-Royal, et rapporta les plaisanteries de Beautru, du duc de Villeroi et du maréchal de la Meilleraie.

Les curés lui demandèrent ce qu'il y avait à faire.

— C'est tout simple, dit le coadjuteur, vous dirigez les consciences; eh bien! sapez-y ce misérable préjugé de la crainte et du respect des rois, apprenez à vos ouailles que la reine est un tyran, et répétez, tant et si fort que chacun le sache, que les malheurs de la France viennent du Mazarin, son amant et son corrupteur; commencez l'œuvre aujourd'hui, à l'instant même, et dans trois jours je vous attends au résultat. En outre, si quelqu'un de vous a un bon conseil à me donner, qu'il reste, je l'écouterai avec plai-

Trois curés resterent : celui de Saint-Merri, celui de Saint-Sulpice et celui de Saint-Eustache.

Les autres se retirèrent.

- Vous croyez done pouvoir m'aider encore plus efficacement que vos confrères? dit Gondy.
- Nous l'espérons, reprirent les curés.
- Voyons, monsieur le desservant de Saint-Merri, com-
- Monseigneur, j'ai dans mon quartier un homme qui pourrait vous être de la plus grande utilité.
- Quel est cet homme?
- Un marchand de la rue des Lombards qui a la plus grande influence sur le petit commerce de son quartier.
- Comment l'appelez-vous?
- C'est un nommé Planchet; il avait fait à lui seul une émeute, il y a six semaines à peu près; mais, à la suite de cette émeute, comme on le cherchait pour le pendre, il
- Et le retrouverez-vous?
- Je l'espère; je ne crois pas qu'il ait été arrêté, et,

comme je suis le confesseur de sa femme, si elle sait où il est, je le saurai.

- Bien, monsieur le curé, cherchez-moi cet homme-là, et, si vous me le trouvez, amenez-le-moi.
- A quelle heure, monseigneur?
- A six heures, voulez-vous?
- Nous serons chez vous à six heures, monseigneur.
- Allez, mon cher curé, allez, et que Dieu vous se-

Le curé sortit.

- Et vous, monsieur? dit Gondy en se retournant vers le curé de Saint-Sulpice.
- Moi, monsieur, dit celui-ci, je connais un homme qui a rendu de grands services à un prince très-populaire, qui ferait un excellent chef de révoltés, et que je puis mettre à votre disposition.
- Comment nommez-vous cet homme?
- M. le comte de Rochefort.
- Je le connais aussi; malheureusement il n'est pas à
 - Monseigneur, il est rue Cassette.
- Depuis quand?
- Depuis trois jours déjà.
- Et pourquoi n'est-il pas venu me voir?
- On lui a dit... monseigneur me pardonnera...
- Sans doute; dites.
- Que monseigneur était en train de traiter avec la

Gondy se mordit les lèvres.

— On l'a trompé; amenez-le-moi à huit heures, mon-sieur le curé, et que Dieu vous bénisse comme je vous

Le second curé s'inclina et sortit.

- A votre tour, monsieur, dit le coadjuteur en se tournant vers le dernier restant. Avez-vous aussi bien à m'offrir que ces deux messieurs qui nous quittent?
- Mieux, monseigneur.
- Diable! faites attention que vous prenez là un terrible engagement; l'un m'a offert un marchand, l'autre m'a offert un comte; vous allez donc m'offrir un prince, vous?
- Je vais vous offrir un mendiant, monseigneur.
- Ah! ah! fit Gondy résléchissant, vous avez raison, monsieur le curé, quelqu'un qui souléverait toute cette légion de pauvres qui encombrent les carrefours de Paris, et qui saurait leur faire crier assez haut pour que toute la France l'entendit que c'est le Mazarin qui les réduit à la besace...
- Justement, j'ai votre homme.
- Bravo! et quel est cet homme?
- Un simple mendiant, comme je vous l'ai dit, monseigneur, qui demande l'aumône en donnant de l'eau bénite sur les marches de l'église Saint-Eustache, depuis six ans à
- Et vous dites qu'il a une grande influence sur ses pareils?
- Monseigneur sait-il que la mendicité est un corps organisé, une espèce d'association de ceux qui ne possèdent pas contre ceux qui possèdent, une association dans laquelle chacun apporte sa part, et qui relève d'un chef?
- Oui, j'ai déjà entendu dire cela, répondit le coadju-
- Eh bien! cet homme que je vous offre est syndic gé-
- Et que savez-vous de cet homme?
- Rien, monseigneur, sinon qu'il me paraît tourmenté de quelques remords.

- Qui vous le fait croire?
- Tous les 28 de chaque mois, il me fait dire une messe' pour le repos de l'âme d'une personne morte de mort vioente; hier encore j'ai dit cette messe.
- Et vous l'appelez?
- Maillard; mais je ne pense pas que ce soit là son véritable nom.
- Et croyez-vous qu'à cette heure nous le trouvions à son poste?
- Parfaitement.
- Allons voir votre mendiant, monsieur le curé, et, s'il est tel que vous me le dites, vous avez raison, c'est vous qui aurez trouvé le véritable trésor.

Et Gondy s'habilla en cavalier, mit un large feutre avec une plume rouge, ceignit une longue épée, boucla des éperons à ses bottes, s'enveloppa d'un ample manteau et suivit

Le coadjuteur et son compagnon traversèrent toutes les rues qui séparent l'archevêché de l'église Saint-Eustache, examinant avec soin l'esprit du peuple.

Le peuple était ému, mais, comme un essaim d'abeilles effarouchées, semblait ne savoir sur quelle place s'abattre, et il était évident que, si l'on ne trouvait des chess à ce peuple, tout se passerait en bourdonnements.

En arrivant à la rue des Prouvaires, le curé étendit la main vers le parvis de l'église :

- Tenez, dit-il, le voilà; il est à son poste.

Gondy regarda du côté indiqué, et apercut un pauvre assis sur une chaise et adossé à l'une des moulures.

Il avait près de lui un petit seau et tenait un goupillon à

- Est-ce par privilége, dit Gondy, qu'il se tient là?
- Non, monseigneur, dit le curé, il a traité avec son prédécesseur de la place de donneur d'eau bénite.
- Traité?
- Oui, ces places s'achetent; je crois que celui-ci a paye la sienne cent pistoles.
- Le drôle est donc riche?
- Quelques-uns de ces hommes meurent en laissant parfois vingt mille, vingt-cinq mille, trente mille livres et même plus.
- Hum! fit Gondy en riant, je ne croyais pas si bien placer mes aumônes.

Cependant on s'avançait vers le parvis.

Au moment où le curé et le coadjuteur mettaient le pied sur la première marche de l'église, le mendiant se leva et tendit son goupillon.

C'était un homme de soixante-six à soixante-huit ans, petit, assez gros, aux cheveux gris, aux yeux fauves.

Il y avait sur sa figure la lutte de deux principes opposés, une nature mauvaise domptée par la volonté, peut-être par le repentir.

En voyant le cavalier qui accompagnait le curé, il tressaillit légérement et le regarda d'un air étonné Le curé et le coadjuteur touchérent le goupillon du bout

des doigts et firent le signe de la croix. Le coadjuteur jeta une pièce d'argent dans le chapeau qui

- Maillard, dit le curé, nous sommes venus, monsieur et moi, pour causer un instant avec vous.

- Avec moi! dit le mendiant; c'est bien de l'honneur pour un pauvre donneur d'eau bénite.

Il v avait dans la voix du pauvre un accent d'ironie qu'il ne put dominer tout à fait et qui étonna le coadjuteur.

- Oui, continua le curé, qui semblait habitue a cer accent, oui, nous avons voulu savoir ce que vous pensiez